

Zeitschrift:	Librarium : Zeitschrift der Schweizerischen Bibliophilen-Gesellschaft = revue de la Société Suisse des Bibliophiles
Herausgeber:	Schweizerische Bibliophilen-Gesellschaft
Band:	23 (1980)
Heft:	3
Artikel:	Hermann Hauser et les editions de la baconnière
Autor:	Müller, Maurice
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-388348

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MAURICE MÜLLER (ZURICH)
HERMANN HAUSER ET LES EDITIONS
DE LA BACONNIÈRE

Boudry, une originale petite ville du Canton de Neuchâtel, à vingt minutes de la « capitale » du canton par le tramway – ou, pour s'exprimer conformément aux indicateurs, par le train régional – est chef-lieu de district avec une grande place, point terminus du tram et, la place traversée, une grande rue montant jusqu'au château. Je n'avais de cette région que peu de souvenirs: je fus de ces enfants jurassiens pour qui le mot «Areuse» ne signifie nullement une rivière qui longe le Val de Travers et traverse Boudry avant de se jeter dans le lac, mais des gorges en aval du lieu dit du Champ-du-Moulin, pas très loin en somme de la gare de Chambrelien (où l'on s'arrête en venant du Locle ou de la Chaux-de-Fonds) et à partir de laquelle de rapides sentiers conduisent jusqu'au fond des gorges. Non loin de Boudry, se trouvent les belles pentes boisées de la Montagne dite de Boudry et, plus proches, entre l'issue des gorges et les rives du lac de Neuchâtel, les vignobles, en particulier ceux de Cortaillod dont la variété de vins rouges a de tout temps séduit les amateurs de vins du pays. Non loin de là, c'est aussi Colombier et son château avec, quelque peu en retrait, la propriété du Pontet qui avait appartenu à un Monsieur de Charrière dont l'épouse, d'origine hollandaise, Belle de Zuylen, eut qualité d'écrivain et fut sur le tard l'amie du jeune Benjamin Constant. Plus près de Neuchâtel, c'est encore Auvernier avec ses maisons patriciennes et ses marchands de vins du pays, ses restaurants experts dans la préparation des « bondelles » qui étaient poissons pêchés dans le lac; on descendait « de la montagne » à Auvernier, en d'autres termes de La Chaux-de-Fonds ou du Locle, aux temps de Pâques ou de la Pentecôte. Il n'y a, je suppose, pas de véritable repas neuchâtelois, que ce

soient les poissons, ou les tripes à la mode neuchâteloise, ou les gâteaux au beurre ou au fromage, ou la variété de fondue du pays, sans vin de Neuchâtel, pétillant et « faisant l'étoile » lorsqu'on le verse de haut dans son verre.

C'est à Boudry, donc entre l'issue des gorges de l'Areuse et le lac que furent, en 1927, créées par Hermann Hauser les Editions de la Baconnière, et ce n'est pas par hasard que ce lieu ait été choisi pour y placer les bureaux de ces Editions: leur créateur, né dans ce chef-lieu, appartenait à une famille installée dans la région, et c'est à Neuchâtel même, où des maisons d'édition d'une certaine importance étaient installées, qu'il eut l'occasion de s'initier au métier qui sera le sien. Les circonstances devaient permettre à Hermann Hauser d'exercer son incomparable talent artisanal, son goût de la perfection dans la confection des ouvrages – couvertures et signes distinctifs des collections – qu'il avait choisi d'éditer. On a, à juste titre, rappelé les origines artisanales de la famille Hauser, car de telles origines sont aussi lettres de noblesse, et ce sont de belles qualités artisanales qui président à la création d'un beau livre. Artisans et vigneron ont constitué les traditions du peuple de ces régions et une maison d'édition telle que la Baconnière vint aussi s'inscrire, d'une manière inattendue il est vrai, dans l'éventail des traditions artisanales du canton.

De l'année de sa fondation (1927) à l'année 1941 environ, un certain nombre d'ouvrages furent édités par H. Hauser, mais c'est presque par hasard que la Baconnière put prendre l'importance internationale qui lui fut bientôt reconnue. Ce hasard, ce fut un mot adressé par Hauser à Albert Béguin et qui fut à l'origine d'une étroite collabora-

tion entre l'éditeur et l'écrivain. Albert Béguin a raconté lui-même, dans un opuscule édité par la Baconnière à l'occasion de son vingtième anniversaire, qu'ayant reçu un petit carton sur lequel on pouvait lire: «H. Hauser Fils serait heureux d'examiner un manuscrit de vous», et pensant avec Pierre Thévenaz qu'il convenait (en 1941, pendant la guerre) de composer un recueil d'hommages à Henri Bergson qui venait de mourir, s'adressa dans ce but à Hauser, lequel accueillit ce projet «sans tenir compte des risques à courir, et tout simplement parce qu'il lui sembla que c'était une chose bonne et opportune, conforme aux devoirs de ce petit pays épargné». A la même époque Hauser édita aussi l'ouvrage sur «Descartes et Pascal lecteurs de Montaigne» de Léon Brunschvicg (réfugié à Aix-en-Provence) dont une nouvelle édition fut publiée plus tard dans la collection *Etre et Penser*. L'hommage à Henri Bergson comprenait des textes de philosophes et écrivains français et suisses, dont un texte émouvant de Paul Valéry et un autre, non moins émouvant, tiré des papiers laissés par Charles Péguy.

La première édition de l'hommage à Henri Bergson est de juin 1941; le premier volume des *Cahiers du Rhône* (série bleue), le «Cours poétique du Rhône», est de mars 1942. Ecouteons encore ici ce que nous dit Béguin dans l'opuscule du vingtième anniversaire: «Quelque temps après, j'étais amené à soumettre à M. Hauser le plan d'une plus vaste entreprise, celle des *Cahiers du Rhône*. Nous ne pouvions prévoir si cette tentative, que ne soutenait aucun nom illustre, et qui s'inscrivait en protestation contre les principes régnants de l'Europe d'alors, serait viable. L'aventure était au départ dénuée de toute sécurité, et naturellement, tandis que je m'exposais au seul risque d'une déconvenue, c'était l'éditeur qui pouvait craindre pertes et fracas; à ma surprise, il parut ne pas même y songer.» H. Hauser accepta ainsi le projet de Béguin, lui laissant toute liberté «pour le choix des textes et des



auteurs, l'esprit de la collection, l'expression d'idées dont l'orientation lui était sympathique, mais qui, dans leur détail, ne coïncidaient pas toujours avec ses préférences personnelles». Et Béguin de poursuivre en insistant sur les exigences de Hauser concernant la présentation typographique la plus soignée, le format des volumes, en un mot la «perfection artisanale qui est pour lui la marque d'un bon éditeur». Il fallut une quinzaine de maquettes de couverture pour que Hauser et lui fussent satisfaits.

Ecouteons aussi ce que nous dit, à propos des obstacles qui devaient être surmontés, l'écrivain français Henri Davenson dans une préface de 1957 à son «Livre des Chansons» (paru en 1944). Constatant que son projet d'une défense et illustration de la chanson populaire française a finalement été réalisé en 1941-1943 «aux jours les plus sombres de la deuxième guerre mondiale, quand la France, déchirée par la défaite et occupée par l'ennemi, était menacée par le découragement, le désespoir, – la trahison», Davenson rappelle que la simple correction des épreuves «soulevait des difficultés: elles de-

vaient franchir clandestinement la frontière genevoise, confiées à un maquis de Savoie par les soins ingénieux de Bernard Anthoñoz».

Si la création des collections des *Cahiers du Rhône* a répondu à un besoin, en particulier en tant que protestation contre certains «principes régnants» et relatif à la nécessité d'éditer des ouvrages d'écrivains français dont les circonstances rendaient malaisée ou impossible la publication en France, la collection des Cahiers de philosophie *Etre et Penser*, sous la direction de Pierre Thévenaz, le collaborateur de Béguin dans l'entreprise de l'hommage à Bergson, répondait à une exigence analogue. Mais il y fallait précisément un éditeur présentant les rares qualités de Hermann Hauser: La philosophie, écrit Thévenaz dans l'opuscule du vingtième anniversaire, «est une aventure; elle naît de l'étonnement, elle est un regard neuf et consciemment ingénue porté sur les choses; elle n'échappe pas au vertige du risque. De là cette affinité profonde avec la Baconnière, la maison du risque et de l'aventure; son directeur, désintéressé et consciemment ingénue, n'est peut-être pas un sage, il est certainement un philosophe à sa façon.»

Un son de cloche analogue, plus de trente années plus tard, apparaît sous la plume d'un des membres du comité de la collection *Langages* (collection créée il y a quelque vingt ans, donc beaucoup plus récente que l'entreprise des *Cahiers du Rhône*), P. O. Walzer, dans un article paru dans le Journal de Genève du 6 septembre 1980 après le décès d'Hermann Hauser. A propos des réussites d'Hermann Hauser dans le domaine de l'édition, de la réputation qu'il avait acquise auprès de ses confrères, M. Walzer écrit: «A l'origine de telles réussites, il y a toujours un miracle de travail. Il aimait les tables encombrées, les stylos, les crayons, les manuscrits, les dossiers, les épreuves, tout ce qui sentait l'encre, tout ce qui encombrerait le singulier cagibi sans fenêtre, aménagé au centre même des dépôts de la Baconnière, et d'où il dirigeait son entreprise. C'était la

véritable cellule d'un homme qui était entré dans le métier comme on entre en religion: pour accomplir une vocation, au prix de bien des sacrifices. Hermann Hauser acceptait de n'être pas riche, à condition de pouvoir éditer ce qui lui plaisait.» Et l'on pourrait conclure à propos des *Cahiers du Rhône*, comme Albert Béguin en juin 1947: «Est-il excessif de penser que, par la modeste réalisation de nos cahiers bleus, blancs et rouges, les quatre murs nus et les verrières de la Baconnière ont été l'humble point du monde où, dans une heure enténébrée, eut lieu une nativité spirituelle? Il n'y a point d'orgueil à cela, car il suffit d'un coin de terre, des plus simples fidélités, et de savoir ce que veut dire un métier accompli avec amour.»

Un grand nombre d'écrivains qui, pendant cette période de guerre et d'immédiate après-guerre, avaient bénéficié de l'appui d'Hermann Hauser, d'autres personnes encore, amis généralement, avaient reçu une invitation de la Baconnière pour les fêtes de son vingtième anniversaire, qui eurent lieu à Boudry. C'était en 1947, en été (l'opuscule que j'ai déjà mentionné indique la date du 5 juillet 1947). A Neuchâtel, vers la fin de la matinée, je rencontrais un invité, Jean-Paul Zimmermann, auquel je tins compagnie un instant: ce très grand poète, aujourd'hui depuis de nombreuses années décédé (quelles extraordinaires réussites sont les poèmes de «Départs», de «La Magicienne», ou le «Chant de notre terre» qui parut à la Baconnière) n'était à l'aise qu'avec ceux de qui, comme de moi, il pouvait attendre une compréhension amicale. Lorsque, après l'avoir quitté, je montai à mon tour dans le tram qui devait me mener à Boudry, c'est d'autres personnes, à moi inconnues, que j'aperçus; mais j'en devinais presque les noms au vol des conversations: écrivains et professeurs, Charly Guyot ou Georges Méautis, une dame dont je soupçonnais qu'elle pourrait être Madame Dorette Berthoud, une autre peut-être Madame Claire Eliane Engel. Avec, de plus, quelques invités sans doute seuls de leur espèce quijetaient des

regards curieux de personnes se posant la question: Qui est-ce? Il y a dans Proust un petit train qui conduit de Balbec à la Raspelière, s'arrêtant à Graincourt, première station après Doncières, à Maineville, à Haranbonville, villages ou petites villes d'une petite géographie proustienne qui, sauf Doncières, n'ont pas de vrai visage (ou seulement celui de leur gare), au contraire d'Auvérnier, de Colombier ou d'Areuse entre Neuchâtel et Boudry. Et je me demandais, à chaque arrêt, qui montait ou monterait dans notre train; mais ceux qui entraient n'avaient pas le visage légèrement souriant des invités de Hauser, et il ne montait pas de fille aussi jolie que celle de Saint-Pierre-des-Ifs.

Partant de la grande place à l'entrée de Boudry, les invités, ceux d'entre eux qui

connaissaient les lieux allant d'un pas assuré, à quoi ils étaient reconnus, les autres les suivant d'un pas légèrement hésitant, se dirigèrent vers les bureaux de la Baconnière, d'où ils furent envoyés, munis d'un petit carton à leur nom, à un restaurant où de longues tables étaient préparées pour le déjeuner. M'étant attardé et ne sachant pas où prendre place, Hauser me dit en souriant et légèrement moqueur: Débrouillez-vous, et se ravisant: regardez, il y a là-bas mon beau-frère qui vous attend. Je ne me souviens pas s'il y eut quelques discours, de toute façon ils auraient été sans lourdeur, et la petite brochure les aurait parfaitement remplacés.

Se débrouiller, en d'autres termes prendre les choses comme elles viennent, avec bonne humeur, telle semblait être la règle conseillée par Hauser à ses invités; en fait il restait vigilant, prêt à intervenir s'il le fallait. Lorsque, à la fin du repas, les participants furent invités à se rendre à Cortaillod par des moyens de fortune, les automobilistes comptèrent le nombre de places disponibles et le nombre de voyages nécessaires, et ce fut aussi le règne heureux de l'improvisation. Réunis par le hasard dans une même voiture, la bonne humeur aidant, il fallait bien «faire connaissance» et se découvrir subitement un interlocuteur privilégié. Le mien fut un fort sympathique théologien, spécialiste de la philosophie russe. Je suppose que la seule présence «dans le voisinage» de Hauser suffisait pour que le caractère improvisé de la fête apporte un charme de plus à la réception à laquelle nous étions conviés, en particulier à la visite d'une grande cave de Cortaillod, au sortir de laquelle j'aperçus Marcel Raymond, quelque peu solennel et gêné, ne sachant pas comment accueillir les compliments de J.-P. Zimmermann sur ses qualités de critique littéraire. Puis, descendant jusqu'au bord du lac, nous entrâmes dans un bateau pour la troisième étape de la fête: une promenade sur le lac à l'issue de laquelle nous fûmes abandonnés par le gros des participants désirant rentrer chez eux.

VINGT ANS D'ÉDITION 1927-1947



BOUDRY, 5 JUILLET 1947

Le groupe des fidèles s'arrêta dans un bistro du Port de Cortaillod pour un bref et excellent souper, après quoi la douzaine de participants, bloquée à Boudry, fut logée à l'Hôtel, deux par deux selon les règles du hasard et de l'improvisation. Le lendemain nous réunit une dernière fois à Auvernier.

Ce qui m'avait frappé au cours de cette «fête au village», ce qui m'en est resté, c'est, outre le plaisir que j'y ai pris, l'extrême gentillesse de Hauser, et le manque absolu de raideur dans sa manière d'être et de nous recevoir. Il était heureux de faire plaisir à ses invités, heureux d'avoir laissé sa part au hasard afin que la fête fût sans contrainte. En ce qui me concerne, j'y fis quelques rencontres: sur le bateau, celle de Maurice Jeanneret, critique d'art; le soir, au port de Cortaillod, celle de Henri Treyer, rédacteur à «La Liberté» de Fribourg, avec qui Béguin et moi nous nous promenâmes au crépuscule au pied de belles pentes plantées de vignes; ou, au cours de la fête, celle de quelques Français, le romancier Jean Cayrol me semble-t-il, et quelque poète. Mais surtout m'est restée plus durable la connaissance que je fis de Jean Paul Samson, au petit déjeuner après une nuit paisible. Un monsieur d'un certain âge, pensais-je à cette époque (en fait il n'avait que sept années de plus que moi), qui traduisait les romans de Silone («Le grain sous la neige» parut à la Baconnière), et publierai chez Hauser en 1948 un volume de poèmes, «Mémorables».

La fête avait sans doute été officiellement celle du vingtième anniversaire de la Baconnière, mais elle était aussi celle d'une incomparable réussite, fruit des décisions que son directeur, Hermann Hauser, prit d'éditionner les *Cahiers du Rhône* d'Albert Béguin et, un an plus tard, la collection des Cahiers de philosophie de Pierre Thévenaz. La présence de Madame Weill-Brunschvicg, la fille du philosophe décédé pendant la guerre, Léon Brunschvicg, y faisait figure d'ambassadrice de la France des philosophes, celle des successeurs de Descartes, de Kant et de Maine de Biran, c'est-à-dire d'avant la per-

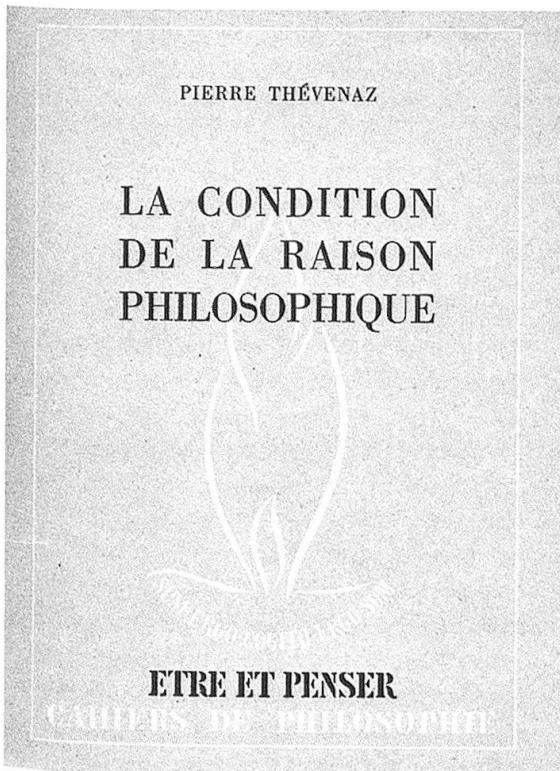
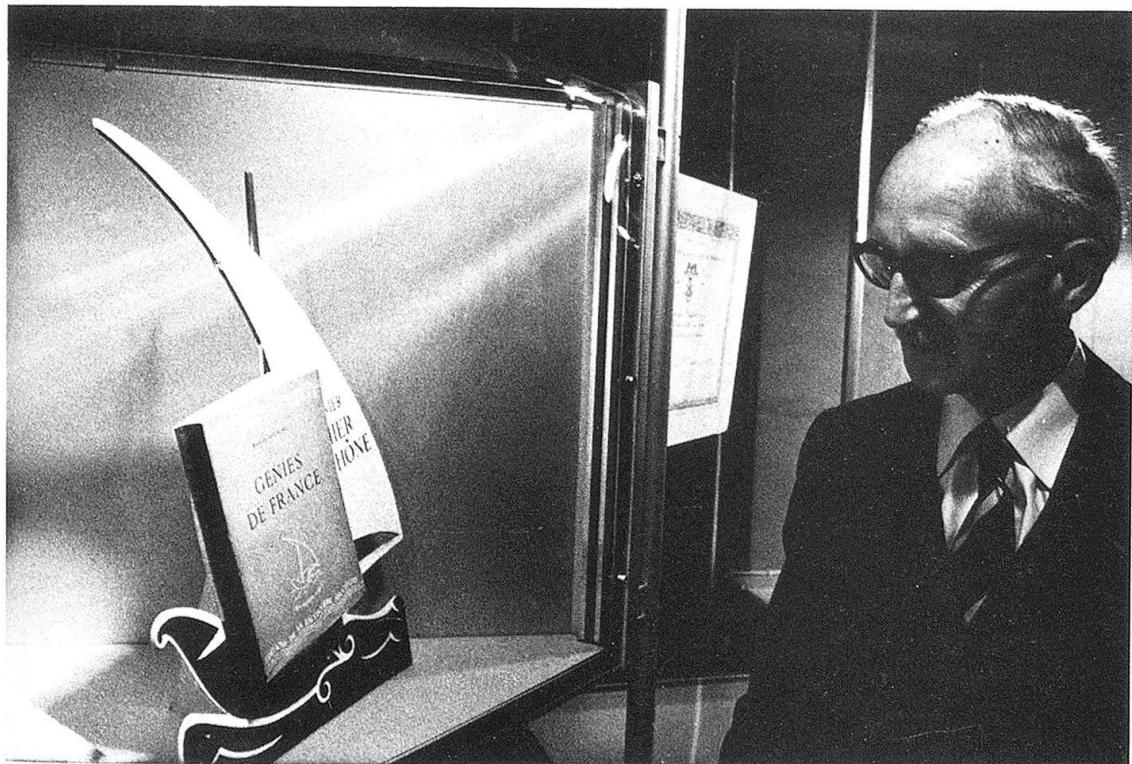
cée en France des hégéliens, des phénoménologues et des philosophies de l'existence. D'autres maisons en Suisse romande furent de même éditrices non seulement de Suisses, mais aussi d'étrangers, plus particulièrement de Français; aucune ne sembla être autant figure de proue que la Baconnière qui, sauf erreur de ma part, n'avait avant 1939 guère édité que des écrivains suisses, ne disposait pas de moyens financiers importants, et néanmoins se jeta à l'eau avec une parfaite innocence. De 1942 à 1947 (date de l'anniversaire), Hauser publia un nombre considérable d'ouvrages. Prêt à supporter les à-coups de la destinée des Cahiers, il sera (lorsque cela fut devenu possible) toujours prêt à partir, ainsi que l'écrivait Albert Béguin, pour Lisbonne, Paris ou Bruxelles, «toujours séduit par l'imprévu», ayant «la sagesse des vrais téméraires, qui est une prudence désintéressée et sans calcul».

Aucune des œuvres, de Français ou de Suisses, choisies par Béguin, n'est indifférente, aucun écrivain choisi ou sollicité sans intérêt. Parmi les Suisses il convient de mentionner son ami genevois de toujours, Marcel Raymond, et parmi les Français, non seulement Henri Davenson et Jean Cayrol déjà mentionnés, mais aussi Aragon, Eluard, Supervielle, Louis Laloy, Luc Decaunes, Stanislas Fumet par exemple, pour la période héroïque des Cahiers, avec les poètes les plus rares, Saint-John Perse (le poème *Exil*, paru en 1942) et Jean Garamond. Les poètes suisses, dont Edmond Jeanneret, Henri Ferrare, Georges Haldas, n'ont pas été oubliés, ni un prosateur tel que Robert Junod. Ajoutons à cette liste bien incomplète Georges Cattaui, un spécialiste important de Proust, auteur pour les Cahiers du Rhône d'un

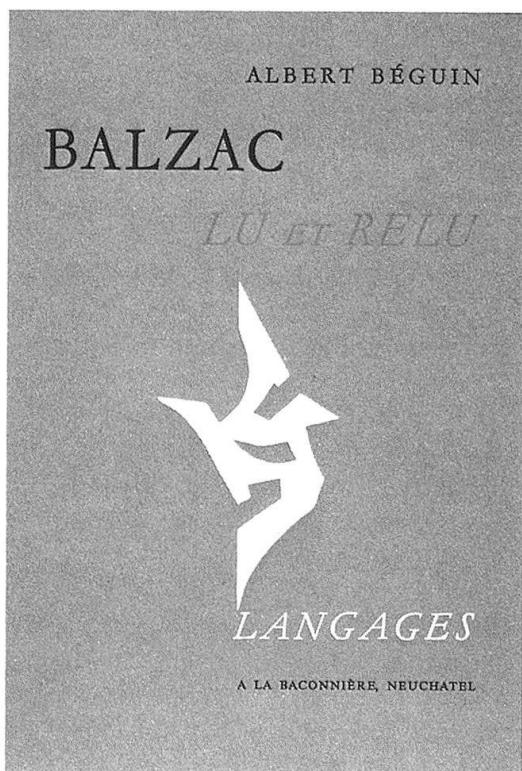
LÉGENDES POUR PAGES 197/198

¹ Hermann Hauser à l'exposition «Albert Béguin», organisée par Pro Helvetia à Paris, février 1978 (photo: Walter Binder).

⁴ Lettre de Hermann Hauser concernant l'édition pour la Société suisse des Bibliophiles de l'ouvrage «Grandeur de la Suisse» de Gonzague de Reynold.



2



3

COLLECTION "HELVÉTIQUE"



LES ÉDITIONS



038
APPEL TÉLÉPHONIQUE: 36.004
CHÈQUES POSTAUX: IV. 1226

Boudry, le 8 Juin 1938.

Monsieur le Dr. W.-J. MEYER,
Président de la Société Suisse
des Bibliophiles,
B e r n e .



Monsieur et cher Président,

J'ai appris que vous cherchiez pour la publication annuelle de la Société des Bibliophiles, un ouvrage de langue française. Permettez-moi de vous dire que j'aurais un projet susceptible de vous intéresser. Puis-je venir vous l'exposer, ou préferez-vous que je vous en donne le détail par écrit.

Si le projet aboutit, nous pourrions peut-être préparer une petite exposition des documents de l'ouvrage et des manuscrits et épreuves qui le composent pour l'Assemblée générale prévue à Neuchâtel.

Vos nouvelles me seraient utiles et je vous en remercie déjà. Veuillez croire, Monsieur et cher Président, à mes sincères salutations,

Stalder

«Symbole de la France», et qui vivait à Fribourg en Suisse pendant la guerre. Mérite aussi tout spécialement notre attention un petit ouvrage de la série bleue des Cahiers du Rhône consacré au peintre genevois Claire-Lise Monnier, contenant quelques reproductions de tableaux, images tragiques renvoyant aux horreurs de la guerre, avec des textes d'Alexandre Cingria, d'Albert Béguin et de Raymonde Vincent.

Mais, me semble-t-il, le véritable sens de l'entreprise des «Cahiers du Rhône» proprement dits – série bleue, la série blanche étant dite *Collection des Cahiers du Rhône* – paraît être livré par les trois cahiers collectifs 8, 9 et 10 de cette série. Le point de départ des Cahiers a été en effet une prise de position en faveur des valeurs héritées du christianisme, prise de position symbolisée par la devise «Dieu premier servy», associée au petit voilier qui sert de signe distinctif à l'ensemble des cahiers, et même si Béguin lui a donné une signification plus profonde. Le premier volume (8), intitulé «Politique divine», me semble s'inspirer essentiellement de l'attitude des saints français Bernard de Clairvaux, plus spécialement étudié par Daniel Rops, Louis roi de France, dont l'image fait l'objet d'une contribution de Georges Cattaui, et Jeanne d'Arc, à qui l'abbé Charles Journet (aujourd'hui cardinal) fait allusion à propos de saint Vincent de Paul. Une contribution du pasteur Roland de Pury passe par la notion de justice et relève d'une autre perspective chrétienne. Le second volume (9) est intitulé «Le vrai réalisme»: l'avant-propos de Béguin caractérise d'ailleurs sans équivoque le but des trois ouvrages: «Peut-être ce cahier-ci devrait-il s'appeler le «faux réalisme»; car celui que nous opposons à l'hérésie des machiavéliques modernes demeure sous-entendu par la plupart de nos collaborateurs, alors que leur principal souci – qui est aussi le plus impérieux – est de montrer l'échec du prétendu «réalisme» sur son propre plan.» Jacques Bénet y fait écho en écrivant dans sa contribution sur «Le vrai et le faux réa-

ESSAIS ET TÉMOIGNAGES

ALBERT BÉGUIN

JULIEN GREEN

JEAN LACROIX

STANISLAS FUMET

MARCEL RAYMOND

JACQUES MERCANTON

JEAN CAYROL

B. WASSERFALLEN

ROBERT JUNOD

MAURICE MULLER

JEAN ROUSSET

GEORGES HALDAS

M.-JEANNE HÜBLARD

PIERRE COURTHION

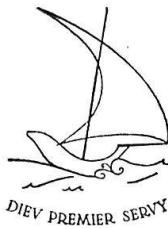
MAURICE ZERMATTEN

R. ALVIM CORRÉA

ALDO DAMI

GEORGES POULET

GIANCARLO VIGORELLI



COLLECTION DES CAHIERS DU RHÔNE

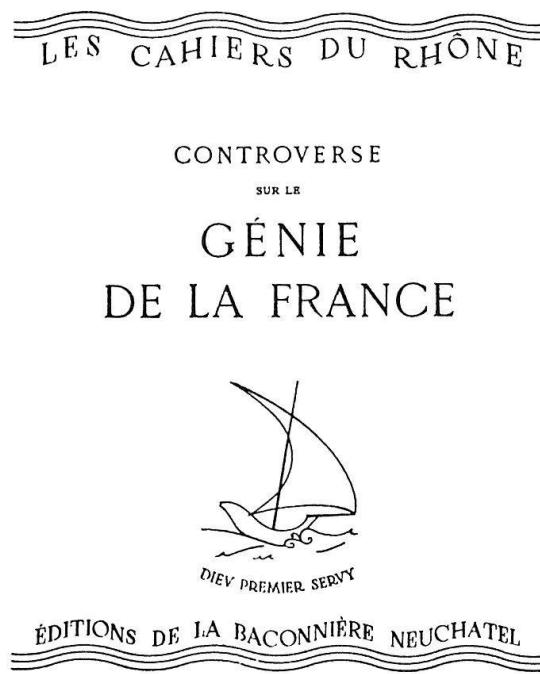
lisme» que «le réalisme est devenu, par un abus de langage, la connaissance du fait, non plus pour le soumettre, mais pour s'y soumettre», et d'ajouter que, par un abus de pensée, il est devenu une légitimation du fait, par la seule raison qu'il est «fait». Est ainsi indirectement visé le trop fameux «politique d'abord» qui sert de passe-partout à certains partis autoritaires, et il est clair que dans l'optique de l'héritage chrétien dont, croyants ou incroyants, rattachés ou non à une confession, nous sommes les successeurs, un tel impératif blesse notre sens de l'équité. On comprendra aussi l'importance attachée, par l'un des collaborateurs de ce cahier (Henri de Lubac), à la pensée de Proudhon (plus particulièrement à l'équilibre recherché entre communauté et personnalité), ou l'attention dont fait l'objet le juriste Etienne Pasquier, dont le gallicisme semble quelque peu embarrasser l'auteur, Robert Bütler. Au cours de sa contribution sur la Restauration, un genevois, Luc Monnier, dans un texte intéressant et, me semble-t-il, original, montre comment les meilleures intentions peuvent être corrompues par les circonstances. Dans

le troisième volume (10), les «Leçons athéniennes», l'opposition entre «vrai» et «faux» réalisme est reprise dans les optiques de Platon, du sophiste Calliclès du Gorgias, ou de Démosthène (articles de E.-J. Chevalier et de Henri Lemaître).

Il ne serait pas équitable de ne pas mentionner, dans la série bleue, le volume «Génies de France» (Marcel Raymond), le cahier dans lequel sont réunis des écrits de prisonniers dans des camps allemands, ou le livre de Claude Moret, strictement documentaire, sur «L'Allemagne et la réorganisation de l'Europe (1940-1943)». Relevons que la *Collection des Cahiers du Rhône* (série blanche) ne répond guère à une unité de conception, si ce n'est celle du talent ni, bien entendu, la série rouge réservée aux poètes. Pas d'unité véritable de conception non plus, me semble-t-il, dans les Cahiers de philosophie *Etre et Penser*. Il semble bien que l'un des soucis de Pierre Thévenaz ait été à l'origine de poursuivre en Suisse les recherches philosophiques qui ne pouvaient plus guère avoir de cours véritablement indépendant au-delà de nos frontières. La collection répondait ainsi à la décision qu'avait

prise Hermann Hauser de défendre la liberté d'expression de la pensée française, ainsi qu'il le confiait à Christiane Fournier au cours d'un entretien rapporté dans un bulletin d'information Payot, du printemps 1976, lequel renvoie à la revue «Tel Quel» du premier avril 1947. En se bornant aux Cahiers parus pendant la période héroïque (jusqu'en 1945), on peut relever les noms des Français J. Segond, Jean Wahl, Jean Lacroix et, pour les Suisses, ceux du Docteur Charles Odier, du platonicien René Schaeffer, d'Eugène Porret, de Daniel Christoff («Le temps et les valeurs»). La participation française fut relativement importante au cours des années, avec les quatre volumes sur Pascal de E. Baudin, un sur Debussy de V. Jankélévitch, les «Œuvres complètes» de Lequier, présentées par Jean Grenier et le «Journal» de Maine de Biran (Henri Gouhier). Il y eut des contributions de Pierre Thévenaz à des cahiers collectifs, et certains de ses écrits ont été réunis après son décès par les soins d'amis du philosophe et font l'objet des deux volumes intitulés «L'homme et sa raison», du volume sur «La condition de la raison philosophique» (qui avait été à l'origine conçu comme une introduction à une philosophie protestante, restée inachevée) et du volume sur la phénoménologie, «De Husserl à Merleau-Ponty», donc sur des tendances qui ont trouvé (avec Jean Wahl notamment) leur place dans la collection. Dans «Deucalion 5», ouvrage collectif, un article de Robert Minder sur «Le problème de l'existence chez Jean-Paul, romancier et visionnaire» nous rapproche d'Albert Béguin. Signalons encore les deux ouvrages du plus grand intérêt sur «L'imagination du réel» et sur «La figure du monde» (préface de Jean Piaget), du mathématicien Rolin Wavre qui fut Professeur à Genève (mais, comme Piaget, Neuchâtelois d'origine), ainsi que les «Principes de caractérologie» de Jean Bourjade (avec une introduction de Maurice Gex).

En nous attachant maintenant à un autre genre de publications de la Baconnière, d'un



caractère à la fois sociologique, politique et historique, nous ne rompons pas entièrement avec les Cahiers du Rhône sur le réalisme, et nous ne nous éloignons pas non plus du cahier de la même série bleue relatif aux «Traditions socialistes françaises», où Proudhon, comme il se doit, occupe une place prépondérante. Bakounine en effet fut l'un des révolutionnaires dont la pensée trouva sa source dans l'œuvre de Proudhon, de qui il fut le disciple le plus original. Or, à part de ce qu'elle avait de spontané et donc d'original par son individualisme, la pensée (ou mieux: l'attitude) des ouvriers et petits artisans jurassiens du dernier tiers du dix-neuvième siècle était naturellement appelée à se greffer sur celle de Bakounine, dont James Guillaume, le militant révolutionnaire neuchâtelois (né en 1844) fit la connaissance en 1869. Ne nous étonnons donc pas que, le hasard aidant, la Baconnière accepte d'accueillir en 1955 l'ouvrage que Jean Paul Samson lui proposa d'édition. Cet ouvrage, intitulé «Socialisme et liberté», a pour auteur Fritz Brupbacher; il s'agit en fait de la traduction en langue française, par Samson, de très larges fragments des œuvres de Brupbacher, souvent reliés par de petits résumés des passages supprimés. Le volume contient une étude de François Bondy et une importante préface de Pierre Monatte. Dans cet ouvrage il est question à plusieurs reprises de James Guillaume, et même d'une manière détaillée. L'époque de James Guillaume faisait suite aux démêlés des Neuchâtelois de tendance républicaine avec leur Prince qui se trouvait être aussi roi de Prusse. Il fallut une insurrection, menée par un vigneron de Corcelles à la tête de troupes venues du Val de Travers, de Bevaix et de Cortaillod, laquelle échoua, et une révolution en 1848, qui réussit (il y eut une troupe qui descendit de La Chaux-de-Fonds pour occuper le Château de Neuchâtel et l'arsenal), pour que le canton, de principauté qu'il était, devint République. Les royalistes tentèrent bien, en 1856, de reprendre le pouvoir, mais leur «putsch» échoua, non sans

avoir provoqué, le roi de Prusse devenant menaçant, l'occupation du Rhin par les troupes de la Confédération sous la conduite du Général Dufour.

Les républicains qui prirent activement parti pour la révolution de 48 appartenaient en général à la bourgeoisie; le mouvement qui se dessina dans les années soixante intéressait les catégories de la population (ayant cependant souvent un caractère artisanal, par le travail à domicile notamment) les moins favorisées. Dans son «Panorama de l'histoire neuchâteloise», Jean Courvoisier note qu'en 1869 il y eut une grève chez les graveurs du Locle pour obtenir des journées de dix heures; il y avait donc bien des salariés soumis à des conditions de travail sévères, et l'on a constaté que dans l'horlogerie, il y eut déjà au dix-neuvième siècle des crises dues aux événements intérieurs ou extérieurs, à la concurrence, causes auxquelles J. Courvoisier ajoute l'introduction du machinisme. L'action de James Guillaume, alors professeur à une école industrielle du Locle, trouvait donc un terrain préparé, les idées des jurassiens, individualistes par nature, s'accordant sur une manière de penser qui sera celle des syndicalistes révolutionnaires, laquelle trouva plus tard son expression dans un discours prononcé par le Français Pierre Monatte à un Congrès anarchiste tenu à Amsterdam en 1907. Le zurichois Brupbacher, qui s'accordait volontiers avec les latins, avec ses amis James Guillaume, à qui il fut présenté par Kropotkin, et Pierre Monatte, a toujours affirmé son goût pour la liberté individuelle. Il fut exclu en 1914 du parti socialiste et en 1933 du parti communiste, et a décrit d'une manière très vivante les étapes de sa pensée et les avatars de sa destinée, parlant de James Guillaume avec la sensibilité d'un véritable ami. Un certain pessimisme apparaît cependant chez lui, peut-être le sentiment d'un échec, sentiment qui apparaît aussi dans la préface de Monatte, préface dramatique et par là singulièrement émouvante. C'est donc par un détour zurichois (Fritz Brupbacher et Jean

Paul Samson) qu'un aspect à la fois libertaire et sentimental de la pensée politique dans le canton de Neuchâtel nous est présenté (et il n'est pas absolument superflu de préciser qu'il ne faut pas ici traduire «anarchiste» ou «libertaire» par «terroriste»). Auparavant, en 1949, Hauser avait d'ailleurs fait paraître une biographie (romancée? Il y manque des références concernant lessources de l'auteur) du conventionnel Jean Paul Marat, né à Boudry en 1743, dont on sait le rôle joué à Paris pendant la Révolution. Plus tard, dans le même ordre d'idées, il publierà des ouvrages de Jules Humbert-Droz, né en 1891 à La Chaux-de-Fonds, successivement étudiant en théologie protestante, Zimmerwaldien, secrétaire de l'Internationale communiste et finalement exclu du parti communiste en 1942. Ce sont «L'origine de l'Internationale communiste, de Zimmerwald à Moscou» (1968), et quatre tomes de «Mémoires» très vivants (publiés de 1969 à 1973). Mais ceci n'a été qu'une partie de l'activité de la Baconnière dans le domaine de la sociologie, de la politique et de l'histoire: la collection *L'évolution du monde et des idées*, celle intitulée *Histoire et société d'aujourd'hui* où ont paru des œuvres de Humbert-Droz, ou encore la *Collection helvétique* et plus récemment la collection *Le passé présent* comportent dans leur ensemble un nombre considérable d'ouvrages très différents de ceux que nous venons d'indiquer, et qui n'ont en général pas de nuance communiste ou anarchiste. J'ai rencontré par exemple des noms d'auteurs tels que: Benès, Ferrero, Edgar Milhaud, Pirenne (les «Grands courants de l'histoire universelle») et l'«Histoire de la civilisation de l'Egypte ancienne»), Röpke, Bernard Barbey («P.C. du Général»), Masnata, Rappard, de Rougemont, Walter Stucki («La fin du régime de Vichy»), Pierre Béguin («Le Balcon sur l'Europe»), Ernst Nobs, Gonzague de Reynold («Grandeur de la Suisse»), François Jéquier, ces exemples étant presque pris au hasard d'un catalogue. J'ajoute qu'un ouvrage du plus haut intérêt

vient de paraître à la Baconnière; il est intitulé Max Petitpierre: «Seize ans de neutralité active» et contient une très large partie documentaire.

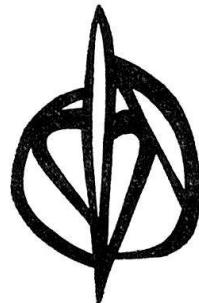
La collection relativement récente, *Langages*, qui a été créée il y a plus de vingt ans, se subdivise, comme les Cahiers du Rhône, selon la couleur de ses couvertures: la série jaune, littéraire, dirigée par Marc Eidelberg et P.O. Walzer est essentiellement de critique littéraire; une série rouge, philosophique, accueille également des œuvres sur la musique (ayant en général aussi un caractère philosophique), ou de musiciens (par exemple «La vie et la mort dans la musique de Debussy» de V. Jankélévitch et surtout «Les fondements de la musique dans la conscience humaine», 1961, d'Ernest Ansermet); une série grise dirigée par P.O. Walzer dans laquelle sont publiés des documents (par exemple de Pierre et de Beatrice Grotzer, une bibliographie et un classement des archives d'Albert Béguin) et une série bleutée d'*Etudes Baudelairiennes*. C'est dans la série jaune qu'une certaine unité de conception pourrait éventuellement être décelée. Alors que dans les Cahiers de philosophie *Etre et Penser* on pouvait éventuellement déceler un passage – mais avec beaucoup de chemins de traverse – des philosophies «classiques» (historico-critiques ou introspectives) à des philosophies de tendance «phénoménologique», on remarque dans la série jaune de la collection *Langages*, à côté de la persistance de points de vue «thématiques», un intérêt toujours plus marqué à l'égard du, ou plutôt des structuralismes, s'appuyant par exemple sur les recherches de Greimas sur la sémantique structurale. Tel est le cas par exemple de l'«Analyse structurale des Chimères de Nerval» (1971), de Jacques Geninasca, tributaire de ces recherches, et de l'ouvrage intitulé «Un sang maniériste» (1977), de James Sacré, qui sert, comme l'a déclaré l'auteur, d'outils d'analyse élaborés par Greimas. Les travaux de Pierre Grotzer sur Albert Béguin («Albert Béguin ou la passion des autres», 1977;

«Existence et destinée d'Albert Béguin», hors collections, 1977) et naturellement «Balzac lu et relu», publié en 1965, d'Albert Béguin, et d'autres ouvrages posthumes de l'ancien directeur des Cahiers du Rhône, ainsi que les études de Marcel Raymond relèvent d'une tendance thématicienne. Cette collection *Langages* a pris, avec le temps, une ampleur considérable. Dans un ordre d'idées tout différent et hors de la collection *Langages*, Pierre Hirsch a publié à la Baconnière une correspondance Romain Rolland – Edmond Privat.

C'est seulement en passant et comme d'une manière détournée que nous avons fait allusion à des œuvres d'imagination publiées par la Baconnière. Quoique de telles publications n'aient, semble-t-il, pas été au centre des préoccupations de l'éditeur – à part les écrits des poètes, bien accueillis à la Baconnière, comme en témoignent la série rouge des Cahiers du Rhône et la collection intitulée *La mandragore qui chante* – nous constatons que des œuvres littéraires en prose de valeur ont été publiées par Hauser. Signons en particulier l'accueil fait au romancier (et poète) Jean Cayrol, et la publication de textes et de romans de Raymonde Vincent, notamment d'un chef-d'œuvre de discrétion, «Elisabeth», paru d'abord en 1943 et par parties dans la série bleue des Cahiers du Rhône, ensuite hors série en volume dont, me semble-t-il, on n'a pas assez parlé. Dans les Cahiers du Rhône (série blanche) avait également paru, de Robert Junod, un texte narratif parfait, «Antoine». De Robert Junod également, un livre comme «Floraison», paru dans la Collection littéraire de la Baconnière, peut aussi être partiellement qualifié de récit, mais ici d'expériences vécues. Dans cette *Collection littéraire* ont aussi paru des nouvelles de Jacques Mercanton, sous le titre de «Christ au désert» (1948), des récits de Claude Palazzoli et, de Jean-Claude Fontanet, «Les panneaux» (1978), récit qui nous transporte dans un monde quelque peu surréel, où il devient progressivement impossible de vivre, en une menace

d'étouffement. Hauser a aussi publié des nouvelles et des romans d'Emmanuel Buenzod, des romans d'Hélène Grégoire, des nouvelles d'Alice Rivaz, et de J.-P. Zimmermann un roman, «La Chaux d'Abel», un drame, «Le Retour», et un volume

la mandragore qui chante



JEAN-PAUL ZIMMERMANN

OEUVRES POÉTIQUES

A LA BACONNIÈRE

d'«Œuvres poétiques» réunissant par les soins de Marc et F.-S. Eigeldinger la presque totalité de ses poèmes. Georges Haldas, l'ancien élève de Béguin au Collège de Genève, déjà mentionné, a également été accueilli (un récit ou chronique, des poèmes) par Hauser, ainsi que les admirables «Dialogues des carmélites» de Georges Bernanos, inspirés d'une nouvelle de Gertrude von Le Fort, «La Dernière à l'Echafaud», qui donnèrent lieu, en 1956, à l'opéra de Francis Poulenc.

Distinguons encore quelques ouvrages nous paraissant mériter une attention spéciale, quoique nous soyons conscients de ce

qu'a d'arbitraire et d'incomplet notre choix. Il s'agit tout d'abord du «Traité de la musique selon l'esprit de saint Augustin», édité en 1942 dans la série blanche des Cahiers du Rhône, où Henri Davenson définit sa position dans un argument placé à la fin du volume: «La musique est une imitation. De quoi? Non des passions de l'homme – ni de rien d'autre de non-musical (musique pure) –, mais d'un modèle spirituel, d'une musique silencieuse. Car le véritable mode d'existence de la musique n'est ni matériel ni sensible, mais spirituel...» Davenson met en question le platonisme qui, «se fondant sur une réduction (d'ailleurs illégitime) de la musique à la mathématique, prétendait nous faire renoncer à la musique pour l'acoustique». Si la musique «prétend exprimer quelque autre chose, écrit l'auteur, le chant des oiseaux, telle passion de l'homme... et borner là son ambition, elle déchoit et se dégrade au rang d'un vulgaire système de signes, comme le langage prosaïque, qui n'a d'autre valeur que celle que lui confère la chose signifiée». Plus important en un sens me paraît cependant être le «Livre des chansons» du même auteur, introduction à la chanson populaire française, hors série dans les Cahiers du Rhône, parue en édition originale en 1944, celle que nous avons entre les mains étant la quatrième édition, de l'année 1977. Henri Davenson se défend d'être un spécialiste du folklore; il précise dans sa préface qu'il «continue à penser que le moment est maintenant venu de réfléchir sur la chanson populaire française, sa nature, ses sources, son histoire, sa valeur...». Dans une analyse de 148 pages, il s'efforce de cerner cette notion, en précisant parfois sa pensée à l'occasion de l'une ou l'autre des cent trente-neuf anciennes chansons choisies et commentées dans l'ouvrage. Présentations des poésies et des mélodies, tout ce qui est texte en général, sont du plus grand intérêt, et les analyses sont souvent très nuancées. Davenson montre par exemple que l'origine des chansons populaires a un aspect insoluble; en fait, écrit-il, «chaque fois qu'un

heureux chercheur a cru pouvoir saisir la naissance d'une de nos chansons, sa découverte a été aussitôt contestée».

Du plus haut intérêt pour l'histoire de la peinture et des arts du dessin en Suisse est l'ouvrage consacré à Alexandre Calame par A. Schreiber-Favre sous le titre «La lithographie artistique en Suisse au XIX^e siècle, Alexandre Calame, le Paysage» (1967). Le volume contient trente reproductions de lithographies, de Calame uniquement; en effet, selon l'introduction de l'auteur de l'ouvrage, «l'histoire générale de la lithographie ne retient, quant à la Suisse, qu'un seul nom: Alexandre Calame (1810–1864). Il est l'égal des plus grands maîtres du genre. C'est à le démontrer par l'image que le présent album est consacré». Mais il y en a évidemment d'autres, moins importants, par exemple le zurichois Karl Bodmer, mentionné élogieusement par l'auteur. Le texte s'étend sur les techniques des lithographes et sur les procédés utilisés par Calame, son art personnel, celui en particulier de méanger les valeurs. Le volume cite en exergue une opinion de Marcel Brion, tirée d'une lettre adressée à l'auteur en 1964: «On ne connaîtra jamais assez vos Romantiques suisses qui méritent tant d'être admirés.»

L'ouvrage de Jean Gabus «Au Sahara», tome II, Arts et symboles (1958), donne de précieux renseignements sur la nature des enquêtes nécessitées par des recherches sur des groupes ethniques sahariens (Maures, Touaregs, Peuls bororo), les méthodes appliquées, les missions organisées «pour répondre aux besoins et aux traditions africaines» du Musée d'Ethnographie de Neuchâtel.

A côté des collections que nous avons mentionnées, de nombreux ouvrages concernent plus spécialement la vie intellectuelle et artistique dans le Canton de Neuchâtel. Maurice Jeanneret notamment avait consacré à des artistes de la région plusieurs monographies dans la collection *Artistes neuchâtelois*, dont certaines semblent épuisées, sur les peintres L'Eplattenier, Louis de Meuron, sur le sculpteur Léon Perrin par

exemple. René Burnand a consacré un ouvrage à la famille des peintres Girardet du Locle, et Madame Dorette Berthoud s'est intéressée à Léopold Robert. Mentionnons encore, de Maurice Jeanneret, un ouvrage sur «Un siècle d'art à Neuchâtel», Histoire de la Société des Amis des Arts, 1842 à 1942 et, en collaboration avec Daniel Vouga, un ouvrage sur les «Peintures murales et sculptures décoratives du canton de Neuchâtel». Dans un ordre d'idées un peu différent, mentionnons des *Cahiers de l'Institut Neuchâtelois*, aussi édités à la Baconnière, comprenant par exemple des hommages (à Monique Saint-Hélier, à Louis Loze), et le «Panorama de l'histoire neuchâteloise» (1963) déjà mentionné, dont un certain nombre d'exemplaires étaient réservés à cette collection. Une autre collection concerne l'Art religieux en Suisse romande. Un «Armorial neuchâtelois» a d'autre part été publié par Hermann Hauser.

J'ai rencontré Hermann Hauser pour la dernière fois lors du Colloque Albert Béguin – Marcel Raymond en septembre 1977 à Cartigny. Nous avons dîné un soir ensemble avec Georges Piroué, romancier et essayiste, né à la Chaux-de-Fonds et vivant à Paris. Hauser n'avait pas changé et restait pour moi tel que je l'avais toujours vu, simple, rempli de gentillesse avec parfois une

très légère ironie. Le lendemain Piroué me remit un exemplaire de son texte «Sentir ses racines», qui venait de paraître à la Baconnière avec une postface de Marc Eidelberg. En lisant ce texte après avoir quitté Cartigny, j'y trouvai, à propos de Blaise Cendrars, lui aussi ayant ses «racines» dans le canton de Neuchâtel, la remarque suivante: «En se carapatant de Neuchâtel en 1904, Cendrars a emporté pas mal de terre – son anarchisme originel – à la semelle de ses souliers. En se proclamant déraciné, il prouve qu'il possède des racines et celles-là seules qui peuvent lui avoir poussé entre Chasseron et Chasseral». Ceci, par association d'idées, me rappela une conversation que j'avais eue avec Albert Béguin – lui étant de Rochefort, moi du Locle – à Zurich où Béguin avait parlé de Bernanos et des «Dialogues des carmélites», en même temps qu'Oskar Waeberlin qui montait au Schauspielhaus une traduction en langue allemande. C'était le soir, après les deux conférences. Nous avions parlé de la personnalité à la fois énigmatique et complexe de Victor Serge puis, par une pente naturelle, de l'individualisme propre au mouvement anarchiste de nos prédecesseurs des montagnes neuchâteloises, avec le curieux sentiment d'en être – sans que l'on puisse exactement préciser la nature des biens de la succession – les héritiers.

HINWEIS

Im Eigenverlag der «Schweizer Papierhistoriker» ist eine Monographie erschienen, deren ursprünglicher Ausgangspunkt ein buchgeschichtliches Anliegen war: Der deutsche Historiker Theo Gerardy stieß bei seinen Nachforschungen zur Datierung des «Missale speciale» auf die papiergeschichtlich ideale Quelle der Rechnungsbücher von Freiburg i. Ue. Sein 220 Seiten starkes Buch «Das Papier der Seckelmeisterrechnungen von Freiburg i. Ue. 1402-1465» stellt sich

den Untersuchungen von Kälin und Picard für Basel an die Seite und dürfte mit der Vermutung, Freiburg sei der Ort der ältesten Papiererzeugung in der Schweiz, zu weiteren Recherchen anregen. Als besonderer Vorzug ist hervorzuheben, dass sich das Buch von Gerardy auch als Einführung in Methode, Bedeutung und geschichtliches Umfeld der Wasserzeichenforschung vorzüglich eignet. (Zu beziehen bei SPH Schweizer Papierhistoriker, CH-5116 Schinznach-Bad AG.) Z